

Convergences et divergences entre la pensée d'Amedeo Bertolo et celle d'Eduardo Colombo.

par Tomás Ibáñez

En moins de deux ans nous avons perdu deux de nos compagnons les plus présents dans la pensée et l'action libertaire des dernières décennies en Europe. Amedeo Bertolo, le jeune anarchiste qui n'avait pas hésité à enlever le vice-consul d'Espagne à Milan en 1962 pour contrer la demande de la peine de mort contre un jeune libertaire de Barcelone, est décédé le 22 novembre 2016 ; Eduardo Colombo, forcé de s'exiler de son Argentine natale en 1970 et qui partagea depuis lors de nombreuses initiatives militantes avec Amedeo, nous a quittés il y a quelques mois, le 13 mars 2018.

Sous le titre « Pensée et action : l'anarchisme en tant que communauté militante et choix de vie », les compagnons et compagnes du Centro Studi libertari / Giuseppe Pinelli, de Milan, et le Laboratorio libertario / Ateneo degli imperfetti, de Marghera (Venise), ont organisé le 15 septembre à Marghera un séminaire qui a attiré une forte affluence pour remémorer leur itinéraire militant et discuter de leurs contributions théoriques.

Dans le cadre de ce séminaire, le texte ci dessous parcourt certaines des coïncidences et des divergences qui s'étaient faites jour entre ces deux attachants et inoubliables compagnons.

* * *

En réfléchissant à la manière d'exposer quelques-uns des accords et des divergences entre Amedeo et Eduardo, mon premier élan fut de laisser les désaccords en simples notes de bas de page, et de privilégier les multiples coïncidences et similitudes qui existaient, comme il ne pouvait en être autrement, entre deux compagnons qui étaient tout aussi *intensément et authentiquement anarchistes que fiers de l'être*. En fait, tous deux illustraient parfaitement ce mélange d'intégrité, d'engagement, de camaraderie, de cohérence entre la vie et "l'idée", qui a caractérisé historiquement la meilleure part du militantisme anarchiste.

Parmi ces similitudes, soulignons qu'Amedeo et Eduardo manifestaient *semblable rigueur dans l'exercice de la pensée*, aussi bien quant à l'armature logique du raisonnement qu'à la clarté et à la précision des concepts. En outre, tous deux avaient accumulé un impressionnant bagage de connaissances. Mais *la volonté de savoir* qui nourrissait leur *plaisir de penser* ne renvoyait pas à un désir de connaître pour connaître, mais à la volonté de connaître pour *pouvoir faire*, et aussi à celle de créer une communauté d'action et de pensée à travers la discussion, le travail collectif et la *mise en commun*. En bref, la connaissance comme un versant, un de plus, de la pratique politique libertaire.

Les contenus substantiels de leur pensée présentaient également de multiples coïncidences. Par exemple, tous deux accordaient une extraordinaire importance à *l'imaginaire et au symbolique* comme fondement de toute société, et comme le "lieu" où s'institue aussi bien le pouvoir politique que la possibilité de le subvertir. Pour citer un autre exemple, il nous faut également souligner

l'importance qu'ils attachaient à *la fonction utopique* et à *la volonté* en tant que leviers d'un changement social radical.

Et il ne faut pas oublier non plus qu'à partir de leur commune volonté de lutter contre la domination, tous deux s'évertuaient à *déchiffrer le phénomène du pouvoir* ainsi que *sa conversion en domination*, fournissant de précieux éléments à ce propos.

Il y avait tellement de coïncidences entre eux qu'il n'est pas étonnant que ma première tentation ait été d'en faire l'essentiel de mon intervention. Cependant, à la réflexion, il m'a semblé que ce qu'Amedeo et Eduardo auraient voulu, ce qui leur aurait procuré la plus grande satisfaction, c'est qu'au lieu de nous attarder sur les points où ils étaient d'accord, cette rencontre œuvre plutôt à donner continuité à leurs propres efforts pour *enrichir et rénover l'anarchisme*, en essayant d'avancer sur quelques-uns des points où un accord n'avait pas été atteint.

C'est pourquoi j'ai finalement choisi de parler principalement de leurs *divergences*, en pensant que celles-ci indiquent sans doute la nature *problématique* de certaines questions qui méritent d'être approfondies.

Parmi ces divergences, je citerai celle concernant le binôme *révolution-insurrection* et celle qui tourne autour de la *question de l'État*.

En ce qui concerne la première, la position d'Eduardo était *taxative*, et il la défendit avec une constance extraordinaire au fil du temps, de sa vibrante revendication de la révolution lors de l'inoubliable rencontre de Venise en 1984, jusqu'à son énergique et très récente (2016) déclaration selon laquelle, je cite, "*un anarchisme non révolutionnaire est un oxymore*".

Sans aucun doute, Eduardo contemplait non sans nostalgie le temps où, pour la plupart des militants, *la raison d'être* de l'anarchisme était *la transformation révolutionnaire de la société dans son ensemble*, ce qui exigeait *une insurrection populaire* capable de neutraliser le pouvoir institué et surtout de *briser l'imaginaire social établi*.

Pour Eduardo, l'anarchisme ne pouvait se scinder de la lutte pour *la rupture révolutionnaire*, ni du *moment insurrectionnel*, car celui-ci constitue une condition indispensable pour qu'émerge *un nouvel imaginaire* et *un nouveau processus instituant* impulsés par l'exercice de l'autonomie. Cela implique que l'anarchisme ne peut pas se contenter de lutter *contre la domination existante*, mais que le projet d'un *changement global* doit l'accompagner en permanence. A la différence d'Eduardo, Amedeo pensait que l'activité révolutionnaire ne devait pas présupposer *nécessairement* un moment de renversement total, et encore moins un épisode insurrectionnel. Il était convaincu que, *sans jamais abandonner l'élan subversif de l'utopie* et sans tomber dans les incohérences du réformisme, *une mutation culturelle de signe libertaire* pouvait être provoquée par des pratiques visant à modifier des éléments du présent et à transformer progressivement l'imaginaire social institué.

Par conséquent, l'anarchisme demeurait *pleinement justifié* même si l'insurrection révolutionnaire ne figurait pas à son agenda, et c'est pourquoi, contre le "*tout ou rien*", et contre le pari pour le "*tout à*

fait autre” qui sous-tendent le paradigme révolutionnaire classique, Amedeo préconisait l'ouverture au “*quasi-anarchisme*” et à “*l'anarchie possible*”.

En effet, suivant cette *métaphore de l'alcool* qu’il exposa dans l’entretien réalisé par Mimmo Pucciarelli, Amedeo considérait que “*l’anarchie à l’état pur*” était trop forte, et qu’il fallait la présenter en doses plus diluées si l’on voulait produire réellement *des effets libertaires* sans susciter un rejet radical. La stratégie consistant à étendre dans la société des modalités et des espaces de fonctionnement libertaire s’inscrivait dans une perspective très similaire à celle exposée par Francesco Codello lorsqu’il expliquait *l’anarchisme pragmatique* de Colin Ward. Rappelons que pour Colin Ward il s’agissait de montrer, *dans la pratique*, qu’il est possible de fonctionner à partir de *principes non hiérarchiques*, dépourvus de rapports de domination, offrant des *solutions libertaires aux problèmes quotidiens*, comme *preuve irréfutable que l’anarchie fonctionne de manière efficace et positive dans le présent*, brisant ainsi certains des schémas associés négativement à l’anarchisme dans l’imaginaire dominant.

Bien que le cri “*Une seule solution, la révolution !!*” résonne encore dans certaines de nos manifestations il semble qu’une partie de l’anarchisme donne pour résolue la question, et s’éloigne chaque fois plus de l’imaginaire révolutionnaire traditionnel. Cependant, il n’en reste pas moins que la divergence entre Eduardo et Amedeo pointe vers l’une des questions où se joue actuellement *une éventuelle mutation de l’anarchisme*. Par conséquent, cette question doit être pensée jusqu’à ses ultimes conséquences, comme le fait d’ailleurs Nico Berti dans l’extraordinaire essai intitulé “*Libertà senza Rivoluzione*”.

Encore qu’avec moins d’intensité, une autre des divergences concernait *la question de l’État*. Au sein de l’anarchisme personne ne doute que nous devons nous battre contre l’État, là n’est pas la divergence, elle consiste à savoir si l’opposition à l’État fait partie ou non du *noyau central de l’anarchisme*. Contrairement à l’opinion d’Eduardo, Amedeo ne le croyait pas, car l’État ne représente que *l’une* des formes historiques de la domination politique. Finalement, au cours de l’échange qu’ils eurent en 2006, Eduardo admit que ce n’est pas *le rejet de l’État* qui figure dans le noyau de l’anarchisme, mais le rejet de “*toute forme établie de domination politique*”.

Il s’agissait en fait d’une formulation plus satisfaisante, car il est clair que *la disparition de l’État ne sert à rien si survit la domination politique*. Cependant, quelque temps après, Eduardo situa à nouveau la lutte contre l’État comme un élément central de l’anarchisme, en parfaite cohérence avec sa thèse longuement répétée et bien argumentée, selon laquelle c’est *le principe d’État* qui légitime dans l’actuel imaginaire social la soumission au pouvoir politique et l’acceptation de la hiérarchie. Sans aucun doute, Eduardo resta fidèle jusqu’à la fin à ce qu’il avait déjà écrit en 1980, je le cite, “*l’État est le nœud gordien qu’il faut couper*”.

Le fait est que depuis l’époque de Proudhon et Bakounine la pensée anarchiste a construit autour de l’État un dispositif théorique qui fait finalement de la lutte pour la destruction de l’État l’un des signes d’identité les plus distinctifs de l’anarchisme. Ce n’est pas un hasard si l’on entend parfois dans nos manifestations “*Mort à l’État et vive l’anarchie !!*”, lancé comme le cri de guerre de l’anarchisme.

Ceci dit, peut-être l'anarchisme devrait-il aller au-delà de l'abandon, non pas de sa lutte contre l'État bien entendu, mais de l'obsession à son sujet, et procéder à une reconsidération approfondie de ses caractéristiques, en prenant appui, par exemple, sur les analyses de Foucault concernant *la gouvernementalité*, parmi d'autres approches pertinentes.

Il ne fait aucun doute que les divergences à propos de la Révolution et de l'État renvoient à des questions qui doivent être approfondies. Cependant, ces divergences n'atteignent pas le cœur, le *noyau central du désaccord entre Amedeo et Eduardo*.

Je vais tenter de m'expliquer. La nécessité d'enrichir l'anarchisme était quelque chose que tous deux considéraient nécessaire et à laquelle ils contribuèrent efficacement. Cependant, bien qu'*enrichir* constitue aussi un moyen indirect de *renover*, la question de la *renovation* soulève une série de questions spécifiques. Par exemple, dans quelle mesure est-il *essentiel*, ou bien seulement *important* de rénover ? *Jusqu'où* peut aller cette rénovation sans que l'anarchisme "*perde son âme*", comme disait Eduardo ?

C'est dans les réponses à ces interrogations que se trouve *le noyau central* de la divergence entre Amedeo et Eduardo, et cette divergence affecte le concept même d'anarchisme.

Pour régler les différends quant à l'ampleur et les limites de "*l'aggiornamento*" de l'anarchisme on peut partir à la recherche des éléments de base qui composent son *noyau central* et qui, contrairement à d'autres éléments qui peuvent être modifiés ou supprimés sans altérer son identité, doivent être conservés de sorte qu'une certaine construction socio-historique dénommée "*anarchisme*" puisse continuer à être identifiée comme telle, au lieu de devenir *autre chose*, moyennant un processus de *pseudomorphose*, en termes d'Eduardo.

En bref : qu'est-ce qui est *inaliénable* et qu'est-ce qui est seulement *accessoire* ? Qu'est-ce qui est "*sine qua non*", et qu'est-ce qui est *dispensable* ? ... *Telle est la question*.

Par analogie avec la recherche des *particules élémentaires* de la matière, on peut chercher les *composants ultimes* de l'anarchisme pour caractériser *sa singularité*, – terme que je préfère de loin à celui *d'identité*. Cependant, nous pouvons également articuler une approche moins *corpusculaire*, plus *holistique*, plus souple, plus complexe, plus diffuse, mais aussi plus riche, moins concernée par les éléments que par *les relations entre eux*.

En effet, on peut se demander si ce sont effectivement quelques éléments de base qui définissent l'identité de l'anarchisme, ou si cette singularité ne se définit pas plutôt en termes d'un ensemble relativement flou, souple, composite et qui comprend une série de dimensions variées et hétérogènes.

On peut se demander si, au lieu de faire reposer son identité sur *un noyau central*, l'anarchisme ne fonde pas plutôt sa singularité sur *une configuration* plus proche de celle du *syndrome*. Un syndrome qui, dans son sens non médical, peut être défini comme "*un ensemble d'éléments qui s'accordent les uns avec les autres – les uns avec les autres, j'insiste sur ce point – pour conformer*

une certaine réalité”. Et dans le cas de l'anarchisme, il s'avère de plus que ces éléments se distribuent sur différentes dimensions appartenant à différents types catégoriels.

Face au modèle du noyau central cette conception de l'anarchisme facilite l'incorporation de nouveaux éléments et elle permet également de *diversifier les configurations* des composants de l'ensemble, en attribuant, par exemple, un plus grand poids à certains d'entre eux et en minimisant le poids de certains autres, ou de privilégier certaines dimensions au lieu d'autres. Ce qui s'accorde parfaitement, par ailleurs, avec l'observation purement empirique selon laquelle il existe depuis toujours une pluralité de courants qui combinent différemment les divers composants de l'anarchisme. Et, sur un plan non plus empirique mais théorique, ces différentes combinaisons sont aussi plus en syntonie avec cette *diversité* que l'anarchisme prise et célèbre comme constituant un principe fondamental de l'anarchie et de la vie elle-même.

D'un autre côté, cette conception se rapprocherait un peu de ce qu'Amedeo semblait suggérer lorsqu'il distinguait logos, praxis, ethos et pathos, et assignait différentes composantes de l'anarchisme à chacune de ces catégories. L'anarchisme se rapprocherait ainsi de cette polymorphe et vaste, très vaste zone libertaire externe au mouvement anarchiste proprement dit, que Rossella Di Leo a caractérisée comme une structure composée d'éléments divers, non homogènes, et fluide.

Je crois que *la métaphore de l'arbre* qu'Amedeo a utilisée en 1980 peut nous aider à comprendre quelle était *la divergence fondamentale* entre nos deux compagnons. Amedeo parlait alors de rénover l'anarchisme *en élaguant son tronc* pour que ce qui s'est desséché n'empêche pas de nouvelles branches de germer, et en *greffant de nouveaux éléments dans ce tronc*. Cependant, face à ce que j'appelle “*le modèle de la taille et de la greffe*”, favorisé par Amedeo, s'oppose ce que nous pourrions appeler “*le modèle de l'engrais et de l'offensive*” qui avait les préférences d'Eduardo. En effet, Eduardo était plus préoccupé de nourrir les racines de l'arbre pour qu'il récupère la vigueur perdue, et de le protéger activement des bûcherons qui voulaient l'abattre ainsi que des nuisances néolibérales qui le rongeaient et affaiblissaient sa vitalité.

Il est vrai que tous deux convenaient que l'anarchisme était en déclin, Eduardo écrivait, par exemple : “*Au début des années soixante, l'anarchisme perdit sa base ouvrière et révolutionnaire*”. Et Amedeo signalait que dans les années 50 et 60 il n'y avait plus *qu'un simulacre de mouvement*, et en 1983, il déclarait : “*nous sommes maintenant en train de nous effriter et le bâtiment menace ruine*.”. Mais cette coïncidence ne les empêchait pas d'être en désaccord sur divers aspects.

- Tout d'abord, sur *l'ampleur de la “crise de l'anarchisme”* qu'Amedeo percevait comme beaucoup plus intense, écrivant en 1980 que “*le capital théorique*” de l'anarchisme, je le cite, “*est obsolète – non dans ses grands principes, mais dans ses instruments opérationnels et ses articulations*” et il précisait plus tard que la crise de l'anarchisme, je le cite encore, “*n'est pas conjoncturelle mais structurelle*”, se demandant : “*assistons-nous à la fin de l'anarchisme ?*” à quoi il répondait lui-même : “*De l'anarchisme, peut-être pas. Mais d'un certain anarchisme historiquement déterminé, probablement oui*”.

- En deuxième lieu ils étaient également en désaccord sur *les causes* de cette situation. Tous deux attribuaient ces causes à certains *facteurs extérieurs à l'anarchisme*, tels que la perte de centralité du prolétariat et du mouvement ouvrier. Mais, de plus, Eduardo voyait dans le développement de *l'idéologie néolibérale* une autre des causes, elle aussi externe, qui faisait chorus avec l'acharnement mis par une partie de "*l'intelligentsia*" progressiste à critiquer "*les Lumières*" et à démanteler leur héritage.

En effet, Eduardo faisait "*casus belli*" des effets nocifs que, selon lui, le postmodernisme avait sur l'anarchisme, en argumentant que l'influence de la tendance libéral-culturelle, je cite, "*tente d'extirper l'âme de l'anarchisme en lui faisant oublier la question sociale et en l'éloignant des pauvres et des prolétaires pour créer un anarchisme dandy typique des intellectuels bien nourris de la société industrielle*". " Pour lui, l'anarchisme *perd son âme* s'il dilue *la question sociale* dans la critique culturelle, et s'il renonce au *binôme révolution-insurrection*.

De son côté, moins réticent qu'Eduardo envers le poststructuralisme, Amedeo se montrait plus autocritique et attribuait une partie des causes à des *facteurs internes à l'anarchisme lui-même*. Il considérait que certaines de ses approches avaient été dépassées par l'évolution de la société, et qu'il n'avait pas réussi à *se renouveler* avec la profondeur suffisante et l'agilité nécessaire, s'enfermant dans une *auto-référentialité* qui l'empêchait d'incorporer d'intéressantes contributions de la pensée contemporaine.

- Enfin, en troisième lieu, ils différaient aussi, ce qui est logique, sur *le remède* contre le déclin de l'anarchisme. Celui-ci passait pour Eduardo par la lutte contre *les influences néfastes que le néolibéralisme exerçait*, aussi bien sur l'imaginaire social que sur les conceptions des anarchistes eux-mêmes, alors que pour Amedeo il s'agissait d'écarter *la fascination exercée par la question sociale, la révolution et l'insurrection*, et d'œuvrer pour faire croître "*l'anarchie possible*" et pour ouvrir l'anarchisme aux temps présents.

La divergence entre eux ne portait pas sur le caractère *évolutif* de l'anarchisme, que tous deux reconnaissaient. "*Toute théorie vivante est une théorie en devenir*", écrivait Amedeo, et Eduardo affirmait, je cite, "*les idées anarchistes sont bien vivantes car elles bougent, se modifient, évoluent*". La divergence concernait *l'ampleur et la forme du nécessaire "aggiornamento"*, et ce qui sous-tendait cette divergence c'était une conception différente de *la singularité* de l'anarchisme.

Si pour Eduardo un anarchisme non-révolutionnaire était un oxymore, Amedeo considérait pour sa part qu'il restait encore *beaucoup de vie anarchiste* au-delà de la révolution et de la question sociale, et qu'il fallait explorer cet espace et s'y enfoncer tout en sachant que, comme l'écrivait Louis Mercier Vega, je cite, "*le militant anarchiste doit apprendre à vivre et à agir au milieu d'une jungle de points d'interrogation*". Cela dit, naviguer vers de nouveaux horizons exige de partir légers en laissant au port une bonne partie de notre bagage historique, et cela exige aussi l'audace de naviguer à vue, même si cela signifie, comme l'écrivait Amedeo, "*continuer à être anarchiste, mais d'une autre manière*". Cependant, pour Eduardo, qui revendiquait "*une identité ferme dans un monde changeant*", il n'y avait pas d'autre façon d'être anarchiste que celle résultant de la fidélité au bagage historique hérité des luttes sociales et de la volonté révolutionnaire.

Pour conclure, j'aimerais revenir sur la diversité en tant qu'élément fondamental de l'anarchisme, et commenter une particularité qui fait partie de sa singularité.

Le fait qu'une personne soit reconnue comme anarchiste par ses compagnons va au-delà de l'acceptation des principes explicites qui constituent l'anarchisme. Il y a des personnes autoproclamées anarchistes dont nous sentons bien qu'elles ne font pas tout à fait partie de notre communauté de pensée et d'action, même si nous ne maintenons aucun désaccord formel avec elles. Cependant, il y a d'autres personnes, tout aussi anarchistes, avec qui nous pouvons nourrir de grandes divergences sans que nous ne doutions, même pour un seul instant, qu'elles sont profondément anarchistes.

De quoi cela dépend-t-il ? Eh bien, de cet "*air de famille*" impossible à formaliser, qui renvoie à des choses aussi *qualitatives* que, par exemple, les attitudes plus ou moins autoritaires dans la vie de tous les jours, ou bien à la plus ou moins grande *cohérence entre le faire et le dire*. En somme, à des éléments qui renvoient à cet anarchisme, que j'ai mentionné plus haut sous la forme d'un *syndrome* hétérogène et partiellement flou, plutôt qu'à *un noyau central* clair et compact.

C'est peut-être pourquoi nous disons parfois qu'une personne est viscéralement anarchiste, même si elle n'a jamais entendu prononcer ce mot. Et c'est peut-être aussi pour cela que, parodiant Christian Ferrer, on peut dire que l'anarchisme *ne s'apprend pas* dans les livres et dans les exposés, mais se transmet par contagion, par contact avec les comportements, les manières d'être et de lutter des anarchistes.

En tous cas, tout cela indique que l'inclusion ou non dans l'espace commun de la sensibilité anarchiste ne se réduit pas à l'accord sur les contenus du *logos*, et que la marge de divergence, c'est-à-dire finalement, *la diversité* à l'égard de ces contenus peut être extraordinairement large sans que se brise *le lien politique libertaire*, car c'est *la totalité hétérogène de l'ensemble* qui soutient ce lien.

Amedeo et Eduardo étaient en désaccord sur des questions importantes, mais tous deux savaient parfaitement que cela ne pouvait altérer en aucune manière *leur mutuelle reconnaissance* comme compagnons *fortement unis sur l'essentiel*, c'est-à-dire, en fin de compte, leur reconnaissance mutuelle et réciproque reconnaissance comme des "*anarchistes fiers de l'être*".

Marghera 15 septembre 2018.

Tomás Ibáñez

Traduit de l'espagnol par l'auteur, revu par Marianne Enckell.